Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 41 (1912)

Heft: 13

Artikel: Sigisbert dans l'antique Rhétie [suite et fin]

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1039612

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

pas là, je vous le demande, à peu près toute notre ancienne école? Oui, mais au moins on savait son orthographe disent nos Homères de cette époque héroïque. Oui, peut-être, quelques têtes privilégiées qui avaient pris goût aux chinoiseries de notre orthographe à force d'y mordre et parce que, en pays français; avouons-le bien haut, il faut à tout prix connaître la science des ânes au risque de passer pour un âne. Telle n'est-elle pas notre mentalité? Faut-il s'étonner dès lors que l'inévitable dictée émaillée de ces chinoiseries fût devenue l'unique critère de la valeur d'une école au point de vue de son développement intellectuel? Tout cela demandait réforme. Un digne émule du Père Girard survint et vous avez pu voir dans la première partie de notre travail au prix de quelle lutte acharnée et titanesque il parvint à renverser de son piédestal tout ce système pédagogique absurde.

(A suivre.) F. Oberson

SIGISBERT DANS L'ANTIQUE RHÉTIE

(Suite et fin.)

CHAPITRE XVII

A l'approche de l'hiver.

« Aurons-nous un petit morceau de pain, aujourd'hui ? » Telle fut la première question de Colomban, le matin suivant. — « Prends patience jusqu'au soir! » lui dit Sigisbert d'un ton consolant.

Il fallut d'abord établir un moulin plus simple, il est vrai, que le moulin des villages situés au bord des ruisseaux. Pendant toute la matinée, deux tailleurs de pierres furent occupés près de la hutte. Ils étaient si bien à l'œuvre que les coups de marteau retentissaient au loin et que les étincelles et les éclats de pierre volaient dans toutes les directions. Ces actifs travailleurs étaient le brave hôte et Rätus. Au moyen de son marteau, le premier pratiquait un trou arrondi dans une grosse pierre; de son côté, Rätus frappait et frappait avec vigueur afin de tailler un caillou qui pût entrer exactement dans le trou arrondi. Sigisbert

était très satisfait de ses deux ouvriers. Il prit une poignée de blé qu'il jeta dans le trou arrondi, puis une seconde. Posant la pierre ronde dessus, il dit à Rätus : « Voilà, mon ami! Tu seras notre meunier, tourne la pierre! » Pour commencer, le blé mûri glissait sans se laisser écraser; ensuite, cela réussit de mieux en mieux, et Sigisbert fit retirer la pierre ronde. Colomban ouvrit de grands yeux en voyant la belle farine blanche; de ses doigts délicats, il dut en séparer la balle ce qui exigeait une certaine patience. Pendant ce temps, Rätus continuait à moudre et, à midi, il y eut une bonne provision de farine préparée. Le chaudron avait été placé sur le feu et l'eau bouillait déjà. On y jeta la farine avec un peu de sel; cela forma la pâte. Malheureusement, il manquait du levain. Patience, patience! Colomban devait se contenter de pain tel qu'on pouvait le faire pour la première fois. Le four fut chauffé à blanc; Sigisbert y introduisit, avec une pelle, la pâte préparée en formes de pain. Colomban avait eu soin de les compter, leur nombre était de douze. L'enfant restait debout devant le four et attendait... « Dieu veuille que le pain réussisse! » dit-il à Sigisbert.

Quel bon parfum! La pâte était cuite. Colomban reçut le premier petit pain; il avait enfin « le pain quotidien ». Tous en mangèrent avec plaisir, mais Sigisbert dit sagement : « Attendons encore un peu. Le pain tout frais n'est pas sain. Ce soir, il sera meilleur! »

L'automne touchait à sa fin. Rätus avait encore chassé un chamois; cette fois-ci, la viande put être salée.

La neige descendait toujours plus bas dans la vallée. Les chèvres sauvages, elles aussi, quittaient les hauteurs et l'habile Rätus avait réussi à en attraper une grosse. Ainsi, Colomban ne manquait pas de besogne pour nourrir tout le bétail; il était obligé de lui faire brouter des rameaux de sapins avec le foin dont la provision n'était pas trop grande; aussi Colomban devait-il être économe. Un beau matin, il trouva, dans l'étable, une chevrette, une jolie petite bête blanche, tachetée de jaune. Plein de ravissement, l'enfant porta la chevrette dans la hutte, afin de montrer à chacun son trésor, nouveau sujet de joie.

Novembre! On eût dit que l'été revenait, tant il fit beau pendant une série de jours. Rätus et son compagnon de labeur purent alors travailler toute la journée. Qu'avaient-ils

de nouveau à construire? Ils construisaient deux huttes plus petites, à côté de celle de Sigisbert. Dans l'une habiteraient Rätus et Colomban, dans l'autre leur nouvel ami.

Puis, l'époque d'une belle fête arriva encore. Depuis plusieurs semaines, Sigisbert instruisait son hôte; il lui enseigna à prier, de même qu'autrefois le bon Sauveur enseignait « Notre Père » aux apôtres. Un dimanche, le brave homme fut baptisé, et, depuis lors, il s'appela Bonus, ce qui signifie : le bon. Il méritait ce nom, car il avait un bon cœur. Il désirait rester, jusqu'à la mort, auprès de Sigisbert, comme son fidèle serviteur. Sigisbert en fut heureux. « Oui, demeure avec nous ! » lui dit-il. Nous formerons ainsi une petite communauté. »

CHAPITRE XVIII

Le petit village de Désertina.

Le froid augmentait de plus en plus. Les pâles rayons du soleil brillaient quelques instants au-dessus des montagnes boisées, puis disparaissaient de nouveau. Colomban avait à prendre soin du feu. Il aimait à appliquer ses petites mains glacées contre les pierres chaudes. Les jours devenaient courts et, pour le laborieux Rätus, les nuits semblaient aussi longues que des années entières. Des vents du nord soufflaient sur la vallée. Un matin, la neige entoura la hutte; elle tomba tout le jour et toute la nuit. Aussi Rätus eut-il à en débarrasser le toit des trois huttes, car les poutres craquaient. Il fallut aussi frayer un sentier jusqu'au ruisseau afin que Colomban pût abreuver ses chèvres.

Mais, la vie n'était-elle pas monotone, dans le hameau de la forêt? Oh! non. Il y avait toujours quelque chose à faire. Le temps ne semble trop long qu'au paresseux. Sigisbert, en particulier, avait sans cesse de quoi s'occuper : il travaillait, il priait, il instruisait ses trois compagnons. Il leur parlait du divin Sauveur, de ce qu'il a accompli, comment il a enseigné pour conduire l'humanité au Père céleste. Ils étaient tous attentifs, Colomban plus spécialement : il comprenait tout plus vite que son frère et que le vieux Bonus, et il avait meilleure mémoire. C'est ainsi qu'il apprit à lire dans un petit volume dont Sigisbert se servait chaque jour. Le jeune élève eut un peu de peine, car les signes du livre étaient très

étranges; mais le bon maître ne perdait jamais patience. Colomban avait du courage et du zèle, aussi réalisait-il des progrès de jour en jour. En peu de semaines, il put lire les mots sans suivre les lettres du doigt. Rätus était plein de respect pour son petit camarade. « Tu seras un jour aussi savant que Père Sigisbert », lui disait-il, « et alors je deviendrai ton serviteur. »

Cependant Colomban eut encore à apprendre quelque chose de beaucoup plus difficile : il dut apprendre à écrire. Entre les trois huttes se trouvait un gros tas d'écorces de sapins. Sigisbert fit recueillir les morceaux les plus fins, il prit un caillou pointu et grava sur l'écorce le nom de : Colomban. L'enfant réussit à le déchiffrer et, peu à peu, il l'écrivit lui-même. Sigisbert grava ensuite les mots suivants : Rätus, Bonus, Sigisbert, Désertina, verte Erin. Voilà qui fut un travail difficile pour le petit écrivain Colomban !

Un soir, comme ils étaient tous réunis autour du feu, dans la hutte de Sigisbert, Colomban alla chercher un grand morceau d'écorce. C'était sa première lettre et elle contenait ceci :

« Salut au bon Père Sigisbert! Ton élève Colomban te remercie du fond de son cœur pour tous tes bienfaits. Colomban promet d'être toujours brave et bon. »

Sigisbert conserva ce document. Colomban tint sa promesse : il obéit, s'instruisit aussi bien que possible. Je ne pense pas qu'il se soit trouvé, depuis, un élève plus studieux que Colomban.

La fête de Noël arriva. Pour la première fois, elle était célébrée dans la vallée de la Rhétie. Dans la hutte de Sigisbert, un feu clair brillait sur le foyer, et les bourgeois du petit village de Désertina toujours au nombre de quatre, s'étaient groupés tout autour. De même les bergers des champs de Bethléem étaient peu nombreux et sans ressources; malgré cela, s'en trouvait-il de plus heureux ?

Sigisbert pria avec ses bien-aimés; il leur parla de Bethléem, du divin Sauveur, des anges et des bergers. Ensuite Colomban entonna l'hymne des anges : « Gloire soit à Dieu, au plus haut des cieux, paix sur la terre parmi les hommes de bonne volonté. » Ils étaient tous contents et joyeux. « Vous souvient-il encore de cette certaine nuit d'angoisses? » dit alors le vieux Bonus. « Pour moi, elle fut une nuit bénie, car sans elle, je ne serais pas ici. J'ai beaucoup

voyagé dans le monde, mais nulle part je n'ai trouvé autant de paix et de joie que dans la petite maison du bon Père Sigisbert. »

C'est ainsi que se passa la fête de Noël. Le soir, les trois voisins — c'est-à-dire Bonus, Rätus et Colomban — revinrent dans la hutte du Père Sigisbert, éclairée par le feu qui brûlait gaîment sur le foyer. S'adressant au vieillard, Colomban dit alors : « Oh ! Père Sigisbert, raconte quelque chose de l'Ile verdoyante où tu vivais lorsque tu étais un enfant de mon âge ! » Alors le vénérable ami parla longtemps de sa lointaine patrie, de la verte Erin, de la maison paternelle, de ses parents et de sa chère petite sœur. « Mes bons parents, disait-il, sont sans doute morts depuis longtemps déjà. Oh ! s'il m'était permis d'aller pleurer une fois sur leur tombe.... ! » Et une larme brilla dans ses yeux. Le chagrin du vieillard émut le tendre cœur du petit Colomban, mais Sigisbert ajouta aussitôt, en réchauffant l'une contre l'autre ses mains glacées : « Mon île verdoyante est belle ; c'est ce que j'ai vu de plus beau sur la terre, mais maintenant ma patrie, c'est notre petit village de Désertina. » Il se tut, mais les trois voisins déclarèrent à leur tour : « Oui, notre petit village de Désertina, voilà notre patrie ! »

Sigisbert jeta quelques branches sèches sur le brasier et le feu s'éclaircit. Il jetait sa lueur rouge sur le visage austère du bon Père Sigisbert et sur Colomban qui était accoudé sur les genoux du vieillard. Ce dernier reprit la parole : « Vous souvenez-vous de ce que je vous disais d'une petite église, avec une tour et une cloche ?

— « Quand veux-tu construire l'église ? » demanda Rätus.

— « Je ne la verrai plus, dit alors Bonus, je ne la verrai plus. »

— « Pourquoi pas, répartit Sigisbert d'un ton joyeux. Nous devons nous confier au bon Dieu. Dans une année, nous célébrerons, avec beaucoup d'autres, la fête de Noël dans notre petite église. Sur la colline, au-dessus du hameau se trouve un bel emplacement où l'on verra, de loin, les murs blancs de notre église. Et la petite cloche retentira dans les montagnes. Notre hameau s'agrandira et beaucoup partageront notre bonheur. »

Rätus ne pouvait plus contenir sa joie. Il s'écria d'une voix forte : « Ah ! la petite église et notre village ! »

Mais Colomban saisit la main de Sigisbert en lui disant tendrement : « Père Sigisbert, tu dois vivre longtemps encore, tu dois rester longtemps encore, dans notre village. »

Le vieillard répondit tout ému : « Comme Dieu voudra ! Que sa volonté soit faite sur la terre comme au Ciel ! Maintenant, allez vous reposer, il est tard, minuit approche. Le feu va s'éteindre. »

Bonne nuit ! Bonne nuit !

Et le feu s'éteignit ; et le silence se fit dans les trois huttes. Mais au firmament, les belles étoiles scintillaient au-dessus du petit village, de l'heureux village de Désertina, dans la vallée de la Rhétie.

AU CHALET

Là-bas, l'étoile du berger
Doucement s'allume ;
Sur le village on voit monter
Comme un voile de brume.
Et dans la nuit, les vieux chalets
S'endorment au pied des sommets.

Le troupeau s'en va lentement
Par le pâturage ;
Groupés près de l'âtre fumant
Le soir, après l'ouvrage,
Les armaillis causent un peu
En regardant mourir le feu.

Puis, devant la vieille croix, tous
Font une prière
Comme autrefois sur les genoux
De leur bonne grand'mère,
Et les clochettes des troupeaux
Tintent gaîment par les coteaux.

F. Ruffieux.